

# Dans les yeux d'Anna

JEAN LITTLE

Préface de Katherine Paterson

Texte français de Claudine Vivier

Illustrations de la couverture : Byron Eggenschwiler

Illustrations intérieures : Joan Sandin

*Pour Anne,  
avec tout mon amour*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Dans les yeux d'Anna / Jean Little ; illustrations de Joan Sandin ;  
texte français de Claudine Vivier.

Autres titres: From Anna. Français

Noms: Little, Jean, 1932-2020, auteur. | Sandin, Joan, illustrateur. |  
Vivier, Claudine, traducteur.

Description: Traduction de : From Anna.

Identifiants: Canadiana 20230443893 | ISBN 9781039702745 (couverture souple)

Classification: LCC PS8523.I77 F714 2023 | CDD jC813/.54—dc23

Crédits :

p. 5-7, 43, 138 : © Kohaw Music (ASCAP)/Appleseed Music Inc. (ASCAP), 1966, pour  
« Die Gedanken Sind Frei », écrite par Arthur Keveess. Sous licence de The Bicycle Music  
Company. Utilisée avec autorisation.

© Jean Little, 1972, 2012, pour le texte anglais.

© Jean Little, 2012, pour la postface.

© Katherine Paterson, 2012, pour la préface.

© Joan Sandin, 1972, pour les illustrations de l'intérieur.

© Scholastic Canada Ltd., 2022, pour tous les autres éléments.

© Éditions Hurtubise HMH ltée, 1998, 1999, pour le texte français.

© Éditions Scholastic, 2023, pour la version française mise à jour.

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie,  
le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique,  
photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable  
l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour la photocopie ou autre moyen de reprographie,  
on doit obtenir un permis auprès d'Access Copyright,  
Canadian Copyright Licensing Agency : [www.accesscopyright.ca](http://www.accesscopyright.ca) ou 1-800-893-5777.

Édition publiée par les Éditions Scholastic,  
604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1, Canada.

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 114 23 24 25 26 27

# Une chanson pour M. Keppler

*F*aites que ce soit Papa, souhaitait désespérément Anna en tirant la lourde porte d'entrée. *Faites que j'aie raison.*

Elle aurait voulu descendre les marches en courant, mais elles étaient inégales et il lui était déjà arrivé de les débouler la tête la première. Pas question d'accueillir Papa en s'étalant à ses pieds, encore moins avec une nouvelle série de bleus! Mais une fois sur le trottoir, Anna se mit à courir. Et elle fut bientôt assez près pour en être sûre : *c'était bien lui.*

— Papa, Papa! cria-t-elle, ravie, en jetant ses bras autour de sa taille et en le serrant contre elle.

Une seconde après, elle tentait de se dégager. Elle, Anna, n'embrassait jamais les gens comme ça. Pas dans la rue lorsque n'importe qui pouvait la voir. Mais Papa avait lâché son porte-documents et la serrait fort... Lui, le monde entier pouvait le regarder, il s'en moquait pas mal.

— Arrête, arrête! Tu m'étouffes, parvint-elle enfin à articuler.

En riant, il la lâcha. Elle entreprit aussitôt de ramasser son porte-documents et de l'essuyer avec un pan de sa jupe avant de le lui rendre. Elle gardait la tête baissée pour qu'il ne voie pas à quel point elle était heureuse d'avoir été la première à l'accueillir. La première à être ainsi embrassée. Mais Papa avait deviné. Il se baissa pour lui prendre la main et la garda dans la sienne tandis qu'ils se remettaient en route vers la maison.

— Où sont les autres? demanda-t-il.

Anna se renfrogna. Pourquoi fallait-il que les quatre autres aient tant d'importance? C'est vrai que Papa avait le droit de s'étonner. Pas une fois elle n'était venue toute seule à sa rencontre. Gretchen ou Rudi, Fritz ou Frieda, ou même tous les quatre, venaient toujours l'accueillir eux aussi.

— Trop occupés à se chamailler à propos de ce qui s'est passé aujourd'hui à l'école, expliqua-t-elle. Je me suis postée à la fenêtre pour guetter ton arrivée.

Elle traînait les pieds, à présent. Elle voulait le garder pour elle toute seule encore quelques minutes.

— Qu'est-ce qui s'est passé à l'école? demanda-t-il.

Il lâcha sa main et tous deux s'arrêtèrent, pendant qu'il attendait sa réponse. Machinalement, Anna attrapa une de ses maigres tresses qu'elle se mit en devoir de triturer. Un geste habituel quand elle était soucieuse.

— Arrête, Anna, prévint Papa. Tu vas la défaire.

Trop tard. Elle jeta un regard consterné sur le ruban froissé qu'elle tenait dans la main. Maman l'implorait tout le temps de laisser ses tresses tranquilles. Mais elle oubliait.

— Attends, laisse-moi arranger ça, dit Papa. Je peux toujours essayer.

Anna lui tourna le dos et lui tendit le ruban par-dessus son épaule. Maladroitement, il essaya de rassembler les cheveux. C'est vrai que ce n'était pas facile. Les mèches rebelles s'obstinaient à lui glisser des mains. À la fin, Anna empoigna l'extrémité de la natte et Papa fit un nœud tout de travers au milieu. Il fronça les sourcils. Il n'avait pas cherché à refaire la tresse, et c'était tout de travers. Anna le savait aussi bien que lui, mais elle décida de ne pas y attacher d'importance. Même quand c'était sa mère qui lui faisait ses nattes, le résultat n'était jamais parfait, contrairement aux belles tresses épaisses, lisses et brillantes de Gretchen.

— À propos de l'école, Papa... reprit-elle en se retournant vers lui.

Papa oublia lui aussi la tresse.

— Oui, qu'est-il arrivé?

Anna hésita quelques secondes. C'était en fait l'histoire de Gretchen, pas la sienne. Mais Gretchen et les autres avaient si souvent quelque chose à raconter. Qu'aurait-elle bien pu dire, elle, de son calvaire quotidien dans la classe de Mme Schmidt? Mais tant pis pour Gretchen. Elle n'avait

qu'à guetter elle aussi l'arrivée de Papa!

— Nous étions tous au rassemblement, commençait-elle. Nous nous rassemblons toujours avant d'entrer en classe, et nous chantons. Nous devons choisir une ou deux chansons. Les plus grands, je veux dire. Ce matin, c'était au tour de Gretchen et elle a demandé *Die Gedanken sind frei*. Toute l'école la connaît, sauf les plus jeunes. Je suis la seule de ma classe à la connaître.

Anna fit une pause, fière de son savoir, se remémorant le jour où Papa lui avait appris cette chanson, quand elle n'avait que cinq ans. Il lui avait expliqué le sens et la noblesse des paroles jusqu'à ce qu'elle les comprenne, et ensuite, ils avaient marché en chantant *Die Gedanken sind frei*. Cela voulait dire « Mes pensées sont libres comme l'air ».

— Et que s'est-il passé? répéta Papa.

— Eh bien, M. Keppler... tu sais, le nouveau directeur d'école, celui que le gouvernement a envoyé quand M. Jakobsohn est parti...

Papa hocha la tête et son regard s'assombrit. Lui et M. Jakobsohn étaient amis. Ils jouaient aux échecs ensemble. Mais les Jakobsohn étaient partis en Amérique trois semaines auparavant.

— M. Keppler a simplement dit : « On ne chantera plus cette chanson ici. » Mme Braun avait déjà attaqué les premières notes pour qu'on entonne à sa suite, et personne ne savait quoi faire. Gretchen était encore debout, elle est devenue toute rouge et elle a demandé tout haut :

« Pourquoi? » C'était courageux de sa part, Papa. Tout le monde a peur de M. Keppler. Quand Rudi raconte qu'il n'en a pas peur, il ment.

— Et qu'est-ce que M. Keppler a répondu à Gretchen? demanda Papa.

Il semblait irrité, comme s'il connaissait déjà la réponse.

— Il n'a rien répondu du tout, dit Anna.

Elle était encore estomaquée, rien qu'en y repensant.

— Je veux dire, il n'a donné aucune raison. Il a simplement regardé Gretchen et lui a dit : « Assieds-toi. »

L'ordre était sorti, sec et péremptoire, de la bouche d'Anna qui imitait le directeur.

— Rudi pense que M. Keppler n'aime peut-être pas cette chanson, que cela ne veut rien dire de particulier...

Elle parlait avec moins d'assurance à présent.

— Et qu'avez-vous chanté à la place? demanda Papa en se remettant en marche vers la maison.

Papa ne regardait pas Anna, mais fixait le trottoir.

— *Deutschland, Deutschland über alles*, l'hymne national.

Ils étaient arrivés au perron. Leur moment d'intimité tirait à sa fin. Les épaules d'Anna s'affaissèrent.

Puis, tout d'un coup, Papa s'arrêta et, rejetant la tête en arrière, se mit à chanter :

Die Gedanken sind frei,  
*Libres comme l'air sont mes pensées.*

Die Gedanken sind frei,  
*Elles sont ma force, ma liberté*  
*Nul savant ne peut les classer*  
*Et nul chasseur les piéger*  
*Personne ne peut m'en priver*  
Die Gedanken sind frei.

Comment M. Keppler pouvait-il ne pas aimer des mots pareils? Une si belle mélodie? Le chant résonna dans la rue tranquille. Anna joignit sa voix au second couplet. Elle chantait de tout son cœur, exactement comme Papa, comme si chaque mot comptait :

*Et je pense comme il me plaît*  
*Et bien du plaisir en ai*  
*Ma conscience m'a ordonné*  
*De vénérer cette liberté.*

Anna entendit alors les autres arriver : Rudi dévalant les marches quatre à quatre, Gretchen sur ses talons, et les deux jumeaux qui suivaient, tant bien que mal. La porte s'ouvrit toute grande. Les quatre enfants regardèrent leur père et leur sœur. Une seconde plus tard, ils chantaient eux aussi.

*Mes pensées ne serviront*  
*Ni prince ni despote ni tyran,*



*Mes idées fleurissent librement.*

Die Gedanken sind frei.

— Papa, est-ce qu'Anna t'a dit...? coupa Gretchen.

Mais Papa, chantant toujours, ouvrait la marche dans le hall d'entrée. Tous le suivirent comme s'il était le joueur de flûte d'Hamelin, et tous ensemble, ils entonnèrent à l'unisson le magnifique couplet final :

*Que les tyrans me prennent  
Et me jettent en prison,  
Mes pensées, ignorant les chaînes  
Comme fleurs au printemps jailliront.  
Les fondations en trembleront  
Et les murs s'écrouleront  
Et les hommes libres pleureront  
Die Gedanken sind frei.*

Ils étaient maintenant dans la cage d'escalier. En haut, Maman les attendait.

— Ernst, as-tu perdu la tête? demanda-t-elle. La petite Trudi Grossman a été malade toute la journée et Minna vient juste de réussir à l'endormir. À quoi penses-tu donc, à faire tout ce vacarme?

Les cinq enfants et Papa l'avaient rejointe. Papa prit Maman par la taille et l'embrassa. Elle rougit. Il riait à présent, même s'il s'en voulait aussi d'avoir peut-être

réveillé le bébé. Mais aucun pleur ne monta de l'appartement d'en bas.

— Profitons-en, Clara. Une chanson pour M. Keppler, avant qu'il m'interdise de chanter avec mes propres enfants.

— Ne dis pas d'idioties! rétorqua Maman en se dégageant.

— Anna t'a tout raconté! s'écria Gretchen.

Anna se mit à fixer le bout de ses souliers. Mais elle était encore aux anges d'avoir été la première à mettre Papa au courant.

— Oui, Anna m'a raconté.

Il parlait maintenant d'une voix grave et éteinte. La fête était finie.

— Mais ça ne veut rien dire, hein Papa? demanda Rudi.

Plus tôt, il en était certain, mais il semblait maintenant ébranlé.

— Je t'avais bien dit que si!

Gretchen, d'ordinaire si calme, était au bord des larmes.

— Ce n'est pas seulement la façon dont il m'a parlé. Si vous aviez vu le regard qu'il a lancé à Mme Braun. Elle avait les mains qui tremblaient. Je l'ai vue. Je pensais qu'elle ne pourrait pas jouer l'hymne national.

— Mais j'essaie de vous dire depuis tout à l'heure que ce n'est pas la pire chose qui soit arrivée aujourd'hui! s'exclama Fritz. En fait, ce n'est pas vraiment arrivé aujourd'hui... Le père de Max Hoffman a disparu! Volatilisé! Depuis trois jours.

Fritz attendit que la nouvelle fasse son effet. Pour lui, c'était une histoire excitante, mais pas vraiment réelle. C'est un autre élève qui la lui avait racontée. Mais Anna, elle, avait parlé à Gerda, la sœur de Max. Elle se souvenait de son visage, défait d'avoir trop pleuré.

— De quels Hoffman parles-tu? questionna Maman en se dirigeant vers la cuisinière. Il n'y a personne parmi nos connaissances qui ferait une chose pareille à sa famille. Quelle honte!

— Mais il n'a pas... commença Anna qui en oubliait qu'elle était la plus jeune, se souvenant uniquement des yeux gonflés de Gerda. Je veux dire... ça ne s'est pas passé comme ça. Gerda me l'a dit.

— Oh, Anna Solden! Regarde tes cheveux! coupa Maman.

Encore hantée par l'image de Gerda, Anna ne lui prêta aucune attention. Il fallait qu'elle leur dise, qu'elle leur fasse comprendre. Et Papa pourrait peut-être faire quelque chose.

— Le souper était prêt... Il était même servi. Et les Hoffman attendaient, attendaient, et M. Hoffman n'arrivait pas. Et quand Mme Hoffman est allée à la police, c'est à peine s'ils l'ont écoutée, m'a raconté Gerda. Ils lui ont dit de rentrer chez elle et de n'en parler à personne.

Papa l'écoutait très attentivement. Et il semblait aussi bouleversé qu'elle. Mais Maman se mit à rire :

— Les policiers connaissent ce genre de choses, fit-elle. J'imagine qu'elle n'est pas la première qui vient les

voir parce que son mari s'est envolé. Parce que, vraiment, qu'est-ce qui aurait pu arriver d'autre? Il serait rentré chez lui s'il l'avait voulu, à moins d'un accident... d'une crise cardiaque. Est-elle allée voir dans les hôpitaux?

— Je crois que oui, murmura Anna.

Elle en savait si peu, en réalité.

— Il y a trois jours qu'il a disparu, ajouta-t-elle.

— Ça, je l'ai déjà dit, fit Fritz.

— Alors, ce n'est pas un accident.

Pour Maman, l'incident était clos. Elle posa sur la table le plat fumant qu'elle avait apporté :

— Allez, à table. Oublions M. Hoffman pendant que c'est chaud. Il est probablement installé devant un bon souper, à l'heure qu'il est. Et laisse cette natte tranquille, Anna. Je vais l'arranger plus tard.

Papa alla s'asseoir dans sa grande chaise. Les autres prirent place à table. Tous baissèrent la tête pendant que leur père récitait le bénédicité. Puis à la fin, il ajouta :

— Seigneur, aie pitié de la famille Hoffman, ce soir, et de ce pays déchiré... et de tous les enfants, au nom de Jésus, Amen.

Ils levèrent la tête et le dévisagèrent. Maman réagit la première :

— Ernst, de quoi parles-tu? C'est vrai qu'il y a eu beaucoup de gens au chômage, et que la vie a été horriblement chère. Mais les années noires sont terminées. Tout le monde sait ça.